fin trompés par une jeune villageoise qu'ils avaient crue la créature la plus simple du monde. Dans le conte oriental, au contraire, une seule expérience, mais en effet une expérience merveilleuse et surnaturelle, suffit pour convaincre les deux princes qu'ils ont partagé seulement le sort commun des hommes : c'est de voir que la maîtresse d'un génie formidable qui la tient enfermée au fond de la mer dans une caisse de verre, a malgré cela trouvé moyen de lui faire cent infidélités bien comptées. Ensuite la jalousie du sultan Schahriar devient plus ombrageuse, et il prend une résolution cruelle, digne d'un despote d'Asie : résolution qui donne lieu au dévouement et à l'artifice de Schehérezade. Ainsi donc la ressemblance ne porte sur rien de ce qui sert d'encadrement aux Mille et une nuits. Mais la ressemblance, fût-elle plus parfaite, autoriserait seulement à conclure que les deux narrateurs ont puisé à une source commune.

L'Arioste, comme l'on sait, n'était pas scrupuleux à l'égard des emprunts. Il devait probablement ce conte satirique contre la vertu des femmes, ainsi que plusieurs épisodes dont il a entrelacé son admirable poëme, à quelque ancien conteur de fabliaux. D'ailleurs on a de la peine à se figurer un Arabe du seizième siècle lisant en Syrie un poëte italien dont la célébrité n'avait pas encore eu le temps de se propager au dehors : car la première édition complète du Roland furieux parut en 1530. Irons-nous chercher parmi les mahométans du Levant des admirateurs d'Homère ou des disciples de Platon? Les Arabes, il est vrai, lorsqu'ils eurent fait des conquêtes brillantes et que la première fureur du fanatisme fut un peu évaporée, commencèrent à convoiter les productions